

LE MONDE ILLUSTRÉ

HEBDOMADAIRE

UNIVERSEL



Officiers d'Etat-major suivant les péripéties d'un combat au moment de l'offensive.

VIN GÉNÉREUX
TRÈS RICHE
EN QUINQUINA

BYRRH

SE CONSOMME
EN FAMILLE
COMME AU CAFÉ

AVIS IMPORTANT
NOUVEAUX PRIX DES
LAMES GILLETTE

Le paquet de 12. . . . 6 fr.
Le paquet de 6. . . . 3 fr.

Gillette
RASOIR DE SURETE

GILLETTE SAFETY RAZOR — PARIS
et à Boston, Londres, Montréal.

PAPETERIES BERGÈS

Société Anonyme : Capital 6 Millions
Siège Social : LANCEY (Isère)

Tous les Papiers d'Impression et d'Écriture

Tous les Papiers d'Emballage et de Pliage

FABRIQUÉS DANS LES USINES DE LA SOCIÉTÉ

A LANCEY (Isère), PERSAN (S.-et-O.), ALFORTVILLE (Seine)

EN STOCK DANS LES MAGASINS ET ENTREPÔTS DES MAISONS DE :

PARIS, 10, rue Commines

LYON, 320 & 322, rue Duguesclin

LANCEY, Isère

ALGER, 20, rue Michelet

■ ENVOI FRANCO D'ÉCHANTILLONS SUR DEMANDE

ENTERITES

et **MALADIES GASTRO-INTESTINALES**
Diarrhée verte des nourrissons. Entrérite muco-membraneuse, tuberculeuse ; Constipation, Accidents appendiculaires, Fièvre typhoïde, Maladies de la Peau, Acné, Eczéma, Furonoles, etc. GUÉRISON CERTAINE par l'usage de l'

ANIODOL

LA PLUS PUISSANT ANTISEPTIQUE
sans Mercure ni Cuivre
Réalisant sûrement l'antisepsie intestinale,
à la dose de 50 à 100 gouttes par jour
d'ANIODOL INTERNE
dans une tasse de fleurs d'orange.
Prix 3'90 (taxe Poste). — Renseignements et Brochures :
8^e de l'ANIODOL, 40, Rue Condorcet, Paris.

Plus encore qu'en temps de paix,
les qualités du

CARBURATEUR ZÉNITH

sont appréciées pour tous les avantages qu'il donne
aux milliers de véhicules de toutes formes et de
toutes puissances qui sillonnent les routes du front.



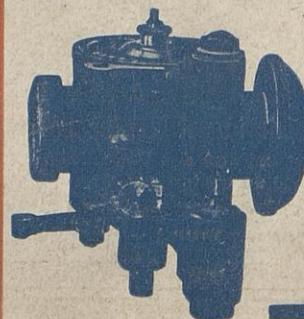
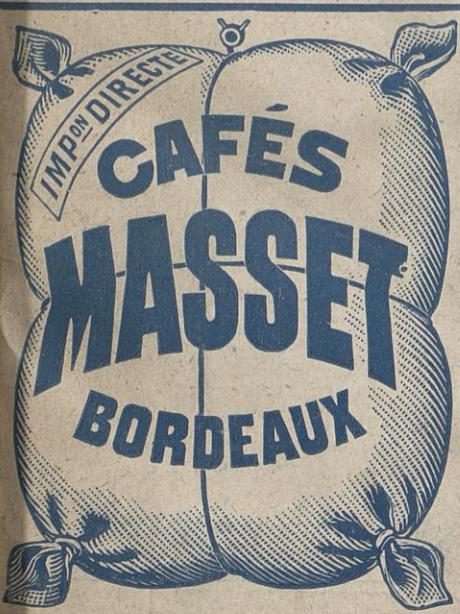
Société du Carburateur ZÉNITH

Siège social et Usines, 51, Chemin Feuillat, LYON

Maison à PARIS, 15, rue du Débarcadère

Usines et Succursales : Lyon, Paris, Londres, Milan,
Turin, Detroit, New-York.

Le Siège social de Lyon répond par retour à toutes demandes de renseignements d'ordre technique ou commercial. Envoi immédiat de toutes pièces.



LE NOUVEAU DENTIFRICE

DENTIX

Agréable au goût et d'un pouvoir bactéricide puissant
DONNE AUX DENTS UNE BLANCHEUR REMARQUABLE
EN VENTE PARTOUT : Le Grand tube 1' 50
GROS LABORATOIRES SELMA 20^e R. DAGOBERT-CLICHY (Seine).



Tous ces minois jolis le sont
grâce à la

POUDRE DE RIZ HÉRA
la préférée des élégantes.

Pourquoi ?

Demandez à HÉRA, 83, rue de Chézy,
Neuilly-Paris

SA JOLIE BROCHURE ILLUSTRÉE

VENTE SUR SOUMISSIONS CACHETÉES
 Chaque voiture, motocyclette ou pièce détachée formant un lot distinct de :
1^{er} 100 AUTOMOBILES MILITAIRES RÉFORMÉES
30 MOTOCYCLES 20 ENSEMBLES 25
2^{me} 100 VÉHICULES AUTOMOBILES RÉFORMÉS. MOTOCYCLES
EXPOSITION 1^{re} Vente au CHAMP DE MARS (Emplacement de l'Ancienne Galerie des Machines) du 30 Juin au 12 Juillet 1918. 2^{me} Vente à VINCENNES (Seine) CHAMP DE COURSES, du 30 Juin au 14 Juillet 1918, période pendant laquelle les soumissions sont reçues.
L'ADJUDICATION sera prononcée pour la 1^{re} vente au CHAMP de MARS le 13 Juillet 1918, pour la 2^{me} vente à VINCENNES (Champ de Courses) le 15 Juillet 1918.
AMATEURS CONSULTEZ LES AFFICHES

DEMANDEZ UN
DUBONNET
 VIN TONIQUE AU QUINQUINA

CHOCOLAT LOMBART
Le meilleur
CH. HEUDEBERT

Ses délicieuses Farines et Flocons de Légumes cuits et de Céréales ayant conservé arôme et saveur. Préparation instantanée de Potages et Purées, Pois, Haricots, Lentilles, CRÈMES d'Orge, Riz, Avoine.

EN VENTE : Maisons d'Alimentation. Envoi BROCHURES sur demande : Usines de NANTERRE (Seine).

LA REVUE COMIQUE, par Jehan Testevuide



Jehan Testevuide

Joseph Piroulet, de Levallois-Perret, moto-cycliste. Coureur cycliste distingué, avantageusement connu dans le monde des vélodromes.

Léon Bagonot, présentement chauffeur, dans le civil répétiteur de sciences physiques.

Nestor, bien connu dans le quartier du Croissant, porteur de journaux.

Daudouille du Concert Bobino.

L'élegant maréchal des logis Jacques Lescuyer, l'héritier de la fine Champagne Lescuyer et Cie.

Quelques copains de l'armée britannique, automobilistes à l'ambulance anglaise.

EN VENTE DANS TOUTES LES BONNES MAISONS de fournitures photographiques Exiger la marque.

LE VÉRASCOPE RICHARD

10, RUE HALÉVY Demander notice
 (OPÉRA) 25, rue Mélingue PARIS.

GLYCOMIEL
 Rose Cologne Violette
 Gelée à base de Glycerine et de Miel anglais, sans huile ni graisse. Gardez à vos mains leur blancheur, à votre visage sa fraîcheur : restez belle en dépit des Saisons. Souverain contre les rougeurs de la Peau, Grand Tube 1⁷⁵ francs timbres ou mandat, Parf. HYALINE, 37, Faub. Poissonnière, Paris.

DUPONT Tél. 818-67
 Maison fondée en 1847. Fournisseur des hôpitaux 10, rue Hautefeuille, PARIS (6^e)
 Tous articles pour blessés, malades et convalescents.
 Bras et jambes artificiels. Bandages herniaires. Bas pour varices. Chaussures orthopédiques pour mutilés.

Les Parfums
d'ERNEST COTY
 Echantillon : 3¹ 75
 EN VENTE PARTOUT
 GROS : 11, Rue Bergère, PARIS

CHAUSSÉZ-VOUS
CHEZ TOMMY
 1, RUE DE PROVENCE
 81, Passage BRADY — 23, Rue des MARTYRS

Coaltar Saponiné Le Beuf
 antiseptique, détersif
 ni caustique, ni toxique

Officiellement admis dans les Hôpitaux de Paris

Les plaies de mauvaise nature et les muqueuses malades, étant détergées, aseptisées et désinfectées, avec une innocente énergie par le **COALTAR LE BEUF**, étendu d'eau au degré jugé nécessaire par le Médecin, on a naturellement songé à utiliser ces précieuses qualités pour les soins de la Toilette. Les résultats obtenus ayant donné entière satisfaction, l'emploi de ce produit, pour les **soins de la bouche**, les **lotions du cuir chevelu**, les **ablutions journalières**, etc., s'est répandu en peu de temps, mais ce succès a fait naître de nombreuses imitations dont on se garantit en exigeant sur l'étiquette la signature de l'inventeur : **Ferd. LE BEUF**, en rouge.

Ce produit unique en son genre et bien Français
SE TROUVE DANS LES PHARMACIES

PHOSPHATINE FALIÈRES

L'aliment le plus recommandé pour les enfants

Son emploi est indiqué dès l'âge de 7 à 8 mois, mais surtout au moment du sevrage et pendant la période de croissance. Favorise la dentition, assure la bonne formation des os. Utile aux anémiques, aux convalescents, aux vieillards.

Se trouve partout. — Dépôt Général : 6, rue de la Tacherie, PARIS

SAUVEZ VOS CHEVEUX Par le **PÉTROLE HAHN**

En Vente dans le Monde Entier. F. VIBERT, Fabricant, LYON

Maux de Tête, Névralgies
Grippe, Influenza
Aspirine
"USINES du RHÔNE"
 LE TUBE DE 20 COMPRIMÉS 1 fr. 50
 LE GACHET DE 50 CENTIGRAMMES : 0 fr. 20
 EN VENTE DANS TOUTES PHARMACIES

BEAUTÉ, CONSERVATION
HYGIÈNE des DENTS par le
GLYCODONT
SAVONNE-BLANCHIT-PARFUME
 Tube 1¹ 25 et 1¹ 95 francs timbres.
 GROS : 59, FAUB. POISSONNIÈRE, PARIS

ANTICOR-BRELAND APRES
Enlève le GERME des CORS
 1 fr. 30 Parf. 1 fr. 60 Francs timbres
 BRELAND Pharm. Lyon, Rue Antoine

ECZÉMA GUERI
la Constipation vaincue, le Sang rajeuni, purifié, l'Estomac, le Foie les Reins nettoyés, fortifiés par le
DÉPURATIF BLEU
aux Sucs de Plantes
Purifiée des maux de la Femme
 3 fr. Pharm. Cure 4 fl. 12 fr. francs (mandat)
 BRELAND, Pharm^{ie} rue Antoine, Lyon.



LE MONDE ILLUSTRÉ

N° 3159. — 62^e Année.

SAMEDI 6 JUILLET 1918

Prix du Numéro : 0 fr. 60.

Rédacteur en Chef : ALFRED-JOUSELIN



OUI ! NOUS LES AURONS...

En vue du Pays d'Alsace, évoqué par la composition de l'artiste, et la main dans la main, le vaillant soldat américain et l'intrépide soldat de France sentent leur cœur battre à l'unisson sous l'empire d'une foi désormais inébranlable en la victoire prochaine. Ayant combattu côte à côte et partagé les mêmes périls, ils ont vite appris à se mieux connaître et à s'aimer mieux. Avec la plus franche sympathie, avec la plus profonde reconnaissance, comme aussi le plus fervent enthousiasme, nos héroïques combattants ont accueilli dans leurs rangs ces nobles et généreux frères d'armes qui ont franchi les mers pour assurer le succès de notre cause en faisant triompher le droit et la liberté. Grâce à eux nous tiendrons bientôt la revanche, tant espérée, tant désirée, et, en l'attendant, c'est le même cri qui monte à leurs lèvres et aux nôtres : "Oui ! nous les aurons"...

CHRONIQUE DE LA SEMAINE

MIRACLES D'ORGANISATION

De tous les arts agréments que, depuis la naissance du monde, les hommes ont pratiqués pour tuer le temps, aucun, je pense n'est plus vain, plus inutile, plus stérile que la philosophie, genre de distraction très ancien et qui n'a jamais perdu sa vogue. En un tourbillon tel que celui qui nous emporte, philosophe marque une prétention déraisonnable et presque ridicule : l'heure est à l'action et non au raisonnement. Tout de même on ne peut s'empêcher de réfléchir parfois, et de tirer des événements la leçon qu'ils comportent. Or, il y a, après quatre ans de massacres, de ravages, de ruines et de désastres, un résultat qui paraît acquis pour jamais : les Allemands ont tué la guerre. Cela peut paraître, au premier abord, paradoxal ; mais examinons. Voilà un peuple qui, durant quarante-quatre ans a tout sacrifié à une idée fixe : être fort ; il a perfectionné tous les fléaux et les a soigneusement collectionnés pour les lancer, au bon moment, sur le monde : il a, sous forme de gaz asphyxiant, embouteillé la peste, la pneumonie et l'asthme ; il a condensé l'incendie en pastilles, en torpilles et en réservoirs à liquides enflammés ; il a créé des instruments qui envoient la mort à cent vingt kilomètres, rien que par le déclic d'un simple ressort ; il a formé des démolisseurs de cathédrales qui vous abattent une basilique en moins de temps qu'il n'en fallait pour la photographier ; il a promu au rang de fonctions officielles, le cambriolage, le vol à l'esbrouffe, le coup du père François, l'entolage et la fracture des coffres-forts, sports antécédemment réservés aux escarpes, et qui sont maintenant enseignés dans les écoles de ses Etats-majors ; il s'est, en résumé, ravalé au rang des malfaiteurs, déshonoré, discrédiété pour toujours et, sous prétexte de culture, a fait reculer de quinze siècles la civilisation. Or, le résultat d'un si colossal effort c'est que ce même peuple meurt de faim, que son commerce est ruiné, qu'il en est réduit pour continuer le jeu auquel il se complait à jeter aux fonderies de Krupp non seulement toutes ses cloches, toutes ses statues, toutes ses machines, toutes ses casseroles, ce qui importe peu, mais encore une partie des nôtres, ce qui nous touche davantage ; et, comme le bon sens ne perd jamais ses droits, même quand la folie furieuse semble être épidémique, il arrive que les Boches les plus obtus et les mieux disciplinés à force de coups de trique, jugent que « c'est idiot », et qu'on s'est « payé leurs têtes » en leur inculquant que la guerre est une source de richesses et de bien-être. On leur apprend qu'ils sont victorieux sur tous les fronts, et ils manquent de pain ! Le Kaiser proclame que les ennemis du Deutschland sont exterminés, et ses sujets sont sans vêtements, sans souliers, sans feu, sans viande, sans graisse et sans bière ! Bien plus, la paix serait-elle conclue conforme à leurs vœux, ils savent que, désormais, ils ne trouveront plus, de par le monde, un seul pays où ils oseront se montrer, qu'on leur fermera toutes les portes, qu'ils seront dans l'impossibilité d'écouler leur camelote et leurs contrefaçons, et que, en quelque lieu qu'ils

aillettent, il leur faudra se dire Suisses, Suédois ou Polonais, pour ne pas être reconduits à la frontière avec accompagnement de horions variés et de crachats au visage. Si c'est ça « gagner la guerre », mieux vaudrait cent fois ne l'avoir jamais entreprise et avoir employé en fondations de cinémas et en couronnements de rosières les centaines de milliards consacrés à la fabrication de tant de canons-monstres, de tant de sous-marins, de tant de gothas, et de tant de cuisines roulantes.

Un de nos confrères qui a beaucoup d'esprit remarquait dernièrement que, il y a quatre ans, quand, dans l'express Cologne-Paris, un Boche, à l'un des arrêts du train, entendait crier *Compiègne* ! il rebouclait tranquillement sa valise, rassemblait ses colis, pliait sa casquette et lissait son feutre, sûr que quarante-cinq minutes plus tard, il mettrait le pied sur le quai de la gare du Nord, trouverait là des commissionnaires empressés pour porter ses bagages, un taxi confortable pour le conduire à l'hôtel, un bon dîner au restaurant de son choix, un nombre respectable de compatriotes pour lui faire accueil et des Français tant qu'il en voudrait tout prêts à se laisser duper et à lui ouvrir leur porte-monnaie. Aujourd'hui, pour venir de chez eux aux abords de Compiègne, où ils ne sont pas, les Allemands sont restés quatre ans en route, — naguère on mettait huit heures ; — le trajet leur a coûté deux-cents milliards, — et non plus soixante-dix francs qu'on le payait jadis ; — au lieu de voyager dans un bon sleeping il leur a fallu marcher dans le sang et laisser sur la route des millions de leurs soldats ; — pour atteindre Paris, ce n'est plus trois quarts d'heure de patience, mais des semaines et des mois, et, s'ils tentent de s'en approcher, ce qui est douteux, ce ne sera pas « dans un fauteuil », en fumant un cigare et en regardant le paysage par la portière ! Et il y a des gens assez naïfs pour admirer encore le génie d'organisation dont sont doués, assure-t-on, nos ennemis ! Mais s'ils ont reçu de leur vieux dieu un don particulier, c'est bien au contraire celui de la désorganisation et du bouleversement. Partout où ils passent il ne reste rien que décombres et murs calcinés ; partout où ils s'installent, s'installent en même temps le désastre, la famine et le désespoir. C'est la guerre, dira-t-on. Il faut s'entendre et savoir regarder : il est peu de Parisiens qui n'ait fait, au moins une fois en sa vie, le voyage de Bruxelles. La charmante et confortable capitale de nos amis belges était accueillante ; les jours que nous passions là étaient pour nous temps de vacances et d'économies : on y vivait sans peine, on y mangeait bien ; pour trois francs on y faisait un dîner fin au *Filet de sole* ou à la *Faille déchirée* ; ses habitants étaient gais, laborieux, avenants, amis du plaisir et hospitaliers... L'Allemagne arrive, déclarant que ce malheureux pays est en pleine décomposition et que, soucieuse de son bonheur, elle se charge de « l'organiser ». Que, dans les premiers temps, elle ait rencontré à cette œuvre de relèvement quelques obstacles, cela se comprenait ; mais voilà quatre ans qu'elle s'y applique et ses efforts doivent tout de même commencer à donner des fruits. Eh bien ! l'aspect de Bruxelles est aujourd'hui celui d'une ville où auraient sévi les sept plaies d'Egypte : un Bruxellois écrit : — « Par suite du pillage systématique, notre pauvre capitale est quasiment vidée. Tel magasin qui vendait des friandises vend maintenant des semelles

en bois (tout le monde en porte !). Les charcuteries sont toutes fermées, les cordonneries idem et les magasins de vêtements aussi. Dans les pharmacies la majeure partie de la clientèle est composée des nécessiteux secourus par le comité national... Le soir, l'aspect de Bruxelles est vraiment sinistre. Dans le gouffre noir des rues non éclairées, on a peine à trouver son chemin. On ne sort que peu ou pas, pour ne pas être dévalisé et déshabillé ; tel certain médecin de Saint-Gilles auquel, dernièrement, on ne laissa que chemise et caleçon. Le soir la ville est un vrai tombeau. Le jour, à part aux abords des locaux de distribution de soupe, c'est le désert, le silence, la ruine... » Charmant tableau... ! Après quatre ans de conquête, il faudrait y mettre de la complaisance pour juger l'expérience réussie. Je sais bien ce que les Boches allèguent : — « La faute de ce fiasco en est aux Belges, qui n'ont rien compris à la beauté du système et n'apportent aucune complaisance à son application... » Voyons donc autre part : en Russie. Là aussi la Germanie règne ; elle s'évertue à rallier les coeurs et pratique librement sa merveilleuse organisation, et voici ce qu'écrivit une dame de Petrograd : — « C'est à peine si nous sommes vivants. On manque de tout. Nous assistons chaque jour à des scènes effroyables de désespoir, de terreur et de folie. Voici l'emploi de notre journée : ta mère fait la cuisine ; moi je m'occupe des achats et je dois faire queue depuis huit heures du matin jusqu'à cinq heures de l'après-midi. Le beuf coûte 30 francs le kilog, le porc 40, le jambon 75, les pommes de terre 70, le fromage 52... » Non, décidément, ce n'est pas encore là qu'on peut apprécier les beautés de l'ère allemande. C'est que la Russie est en révolution, objectera-t-on ; l'organisation boche n'y fait pas encore sentir ses bienfaits. Passons donc à Vienne : extrait d'une dépêche recueillie dans un journal suisse : — « Les journaux autrichiens annoncent que l'accroissement de la criminalité atteint des proportions terrifiantes : le nombre des jeunes criminels est d'autant plus inquiétant que, les prisons regorgeant de pensionnaires, les autorités pénitentiaires se voient dans l'obligation de laisser les condamnés en liberté faute de place pour les recevoir et de nourrir à leur fournir... »

Et voilà où l'Europe en est tandis que l'Allemagne crie victoire et continue d'offrir au monde, comme un modèle achevé et inimitable, le résultat de sa prodigieuse *kultur* ! Grand merci ! Si ces répugnantes mystificateurs n'avaient pas perdu toute honte, ils avoueraient qu'ils nous ont audacieusement trompés, présenteraient leurs excuses aux nations civilisées et rentreraient chez eux, soucieux de trouver quelqu'autre moyen de plaisir et de s'imposer. Croyez bien qu'ils n'en feront rien : tant qu'il leur restera un canon et un litre de gaz vénérants, ils nous bourreront le crâne de leur aptitude à régénérer les pauvres humains. Seulement, l'expérience est faite, maintenant ; on sait à quoi aboutit leur admirable système de rénovation par la méthode teutonne : et si telle est cette méthode tant vantée et dont le prospectus a fait tant de dupes, j'entends d'ici Gavroche, désormais méfiant et toujours gouailler, répondre à leurs offres d'apostolat et à leurs tentatives d'ingérence : — « Cette organisation-là... ? Très peu pour moi, je vous prie... »

G. LENOTRE.



« Nos pertes ont été gigantesques » avoue Weckerlé au parlement Autrichien. Les troupes du général Diaz ont fait en effet 19.000 prisonniers.



Non seulement l'armée italienne s'empare d'un nombreux matériel, mais elle a reconquis la plupart de celui qu'elle avait perdu.



L'AMÉRIQUE EN GUERRE

La France a célébré l'anniversaire de l'Indépendance américaine, comme les Etats-Unis s'apprêtent à fêter le 14 juillet, date de l'avènement de la liberté en France.

C'était également l'anniversaire du jour où la grande République entraînait en lice dans la guerre mondiale, fait d'une importance capitale, non seulement par l'aide matérielle apportée, mais par sa signification. Deux partis sont aux prises, proclamant également la justice de leur cause : un tiers intervient, sans ambitions, sans haines et sans rancunes, disant : « Voilà où est le Droit ». Tous les plaidoyers intéressés demeurent sans valeur devant cette sentence impartiale, définitive.

Mais le Droit n'est rien sans la force ; cette force, l'Amérique nous l'apporte. « Nous levons cinq millions de soldats, dit le Président Wilson, mais ce n'est qu'une indication ; nous donnerons, s'il le faut, jusqu'au dernier homme ». Venant d'une nation qui compte cent millions de sujets, cette déclaration est l'arrêt de mort de ses ennemis.

Il ne suffit pas de lever des hommes ; il faut les dresser, les équiper, les transporter en Europe, avec le matériel invraisemblable que comportent les armées modernes ; c'est alors que se révèle le génie pratique de nos alliés. Leurs camps d'instruction improvisés fourmillent de jeunes hommes entraînés au sport, pour qui les exercices militaires ne sont que la continuation de jeux familiers. Les Allemands les ont vus à l'œuvre ; obligés de reconnaître, à leurs dépens, leur aptitude guerrière, ils s'étonnent et avouent leur inquiétude.

L'ordre, la méthode qui président à la fabrication, au transport du matériel tiennent du prodige. Rien n'est laissé au hasard, chaque objet comme chaque homme a sa place marquée. Une maison de bois, avec des fenêtres et des portes vitrées tient dans quelques caisses ; ces caisses démontées, leurs planches, leurs clous sont immédiatement classés. Tel arbre géant était hier en forêt qui, dans quarante jours, sera nef.

Nos ports sont trop exigus ? On les creuse ; un dragage à l'étude depuis vingt-cinq ans est effectué en vingt-cinq jours. Ou ne pouvaient pénétrer que des barques entrent le Léviathan et ses 12.000 passagers. L'Amérique découvre nos rades, revanche de 1492. Nous avons vu une locomotive en pression sur le navire descendue à quai et remorquant sur-le-champ son train. Il fallait là une voie de raccord réclamée de tout temps mais interdite par la présence d'un bâtiment officiel ; on démolit soigneusement l'édifice sacro-saint et on le reconstruit à côté, toutes pierres numerotées !

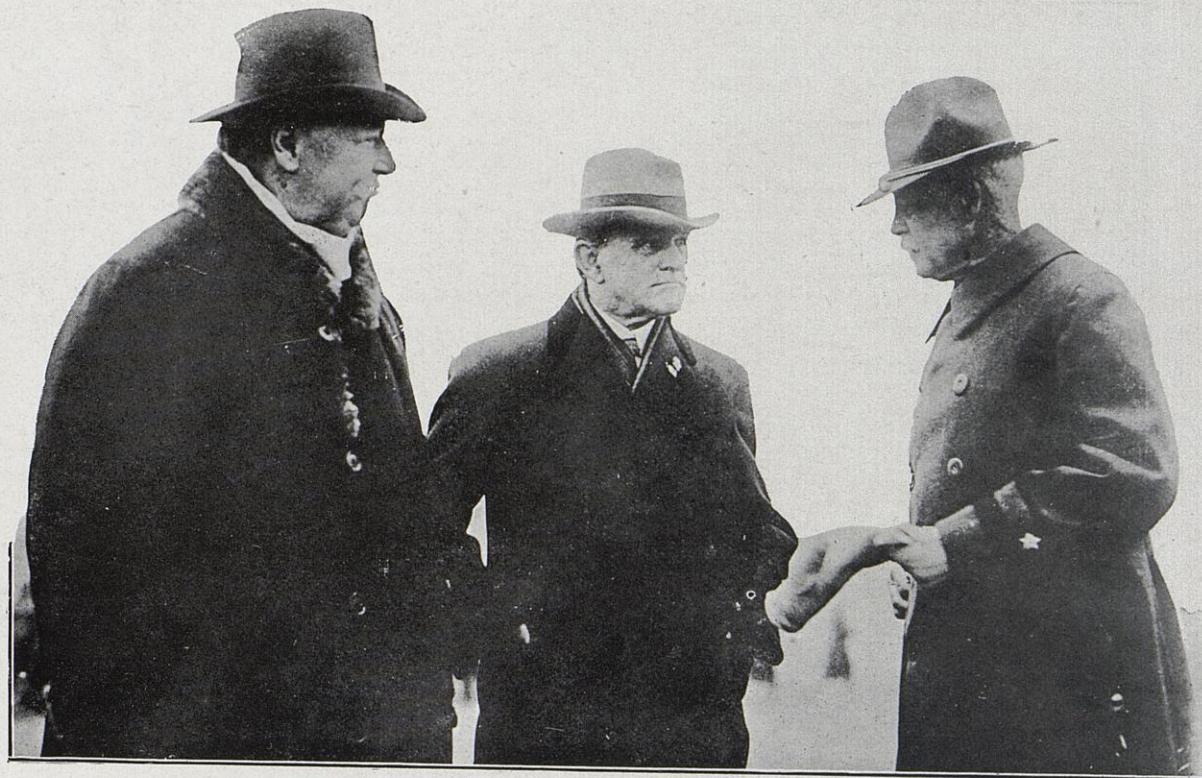
— Monsieur l'entrepreneur, voulez-vous exécuter ce travail ?

— Monsieur, il existe dans les cartons de l'Administration un devis à l'examen ; il s'élève à...

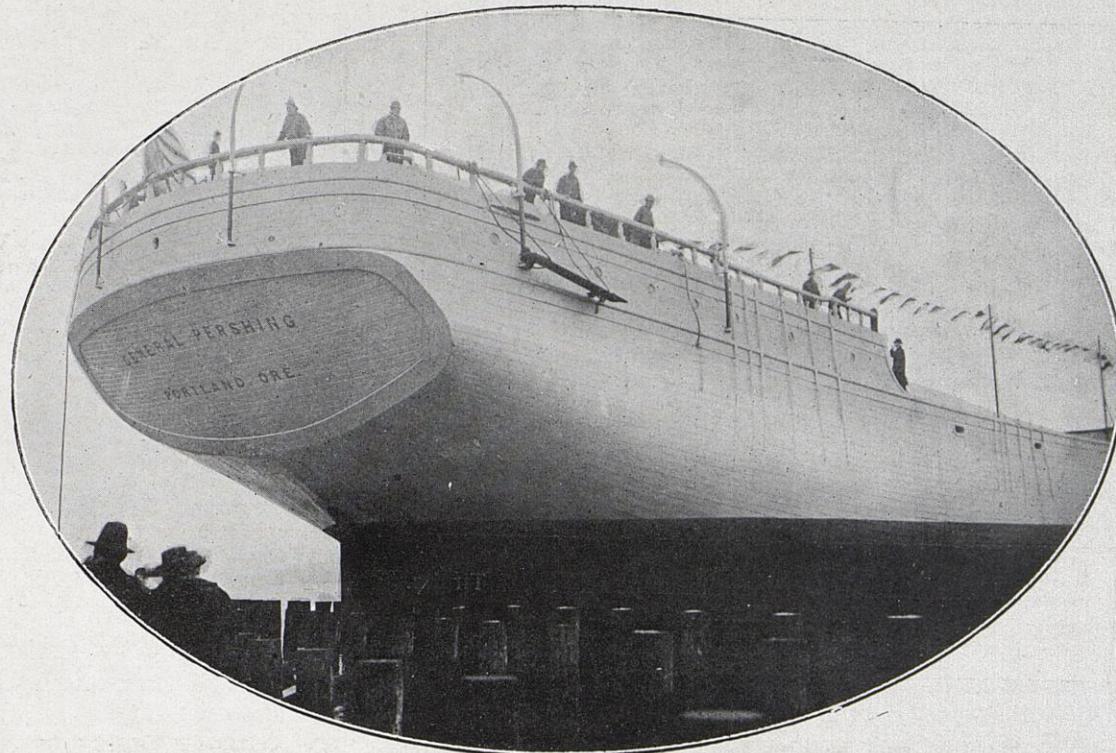
— Je ne vous demande pas le coût ; je vous demande de faire le travail aujourd'hui même.

Tout se traite de même, à la minute. Avec ce seul système des centaines de milliers d'hommes peuvent venir grossir mensuellement le contingent de 700.000 officiellement constaté.

Le gain de la guerre ne sera pas l'unique résultat de la collaboration américaine. Nous y puiserons de grands enseignements, changeant nos méthodes de travail, secouant cette routine où s'enlisent des qualités reconnues par nos alliés. Nous aurons en même temps, résultat plus précieux encore, cimenté une amitié qui ne périra pas, car, basée sur l'estime réciproque, elle aura été scellée dans le sang.



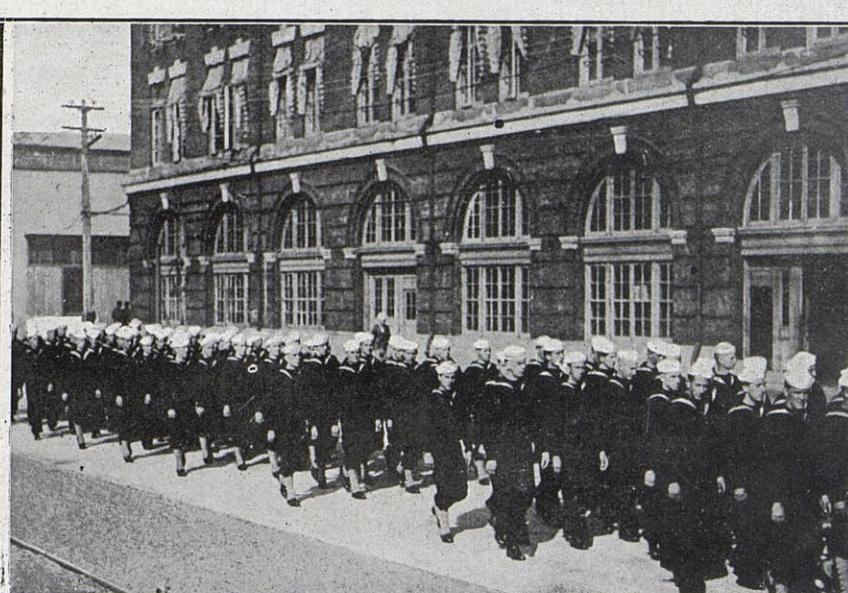
Trois chefs populaires : le président Taft ; le général Mac Iver ; au milieu le gouverneur Mannig, dont les sept fils sont officiers.



« Nous vous demandons de construire ce transport en 40 jours » —
« Nous le ferons en 30 » répondent les ouvriers.

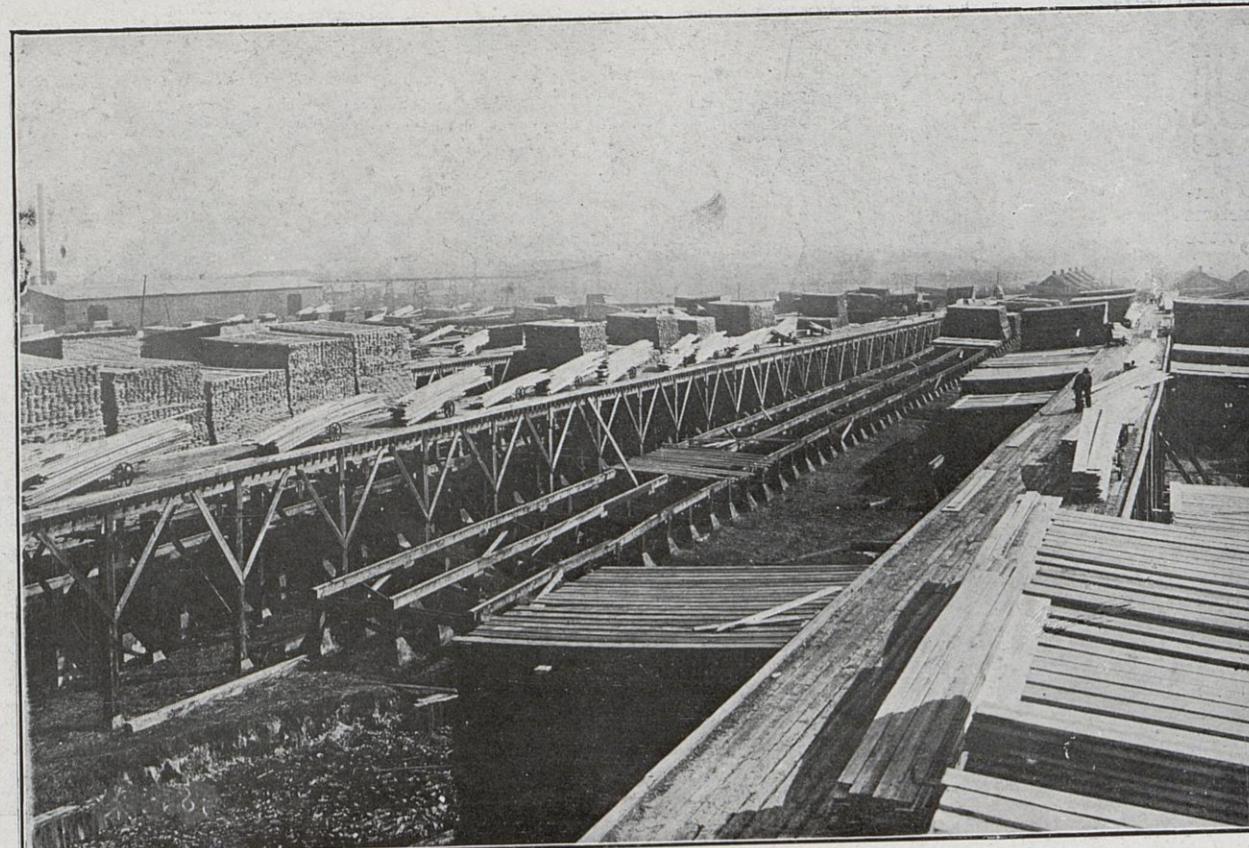


Le gracieux personnel de l'hôpital de Baltimore a traversé l'Atlantique et prodigue ses soins sur le sol de France.



— L'Amérique peut fabriquer des avions, mais qui les montera ? a dit Hindenburg. — Ce défilé d'élèves-pilotes répond à la question.

(Copyright by "Monde Illustré" 1918.)



Dans l'ordre le plus méthodique, les bois débités s'alignent en cubes innombrables avant d'être dirigés sur le port.



Chaque colis numéroté est soulevé comme une plume et prend place dans les flancs du transport.



Un baraquement tout entier, avec ses portes et ses fenêtres vitrées, tiendra en quelques caisses.



« Aucun soldat américain n'atteindra l'Europe » a dit von Tirpitz.
Voici le démenti.



Les troupes à peine débarquées s'acheminent vers le front sur des routes camouflées.



Sévèrement escortés, les navires transportent sans encombre les milliers de combattants.



Sans un à-coup, sans un temps d'arrêt, les colonnes se forment au débarcadère.



Des corps sanitaires féminins observent la même discipline et défilent réglementairement.



L'amalgame des contingents se fait en même temps sur tout le front : dans un secteur anglais.



Une division d'artillerie, 4.500 hommes, entre avec pièces et caissons au camp d'instruction.



Départ d'un convoi de 300 camions, attelés à quatre, au camp d'Hancock.



Le nombre des prisonniers que nous avons faits entre l'Aisne et l'Ourcq prouve que les positions que nous avons enlevées étaient très fortement tenues par l'ennemi que nous avons attaqué avec des forces très inférieures en nombre ; notre succès n'en a été que plus brillant.

SUR TOUS LES FRONTS

29 juin 1918

Entre l'Aisne et l'Ourcq.

La menace des Allemands sur Paris se heurte à la forêt de Villers-Cotterets, rempart naturel dont l'importance est considérable.

L'attaque de cette position au Nord ne peut se produire que par la vallée où coule le cours d'eau appelé Retz, prenant sa source dans la forêt même pour se jeter dans l'Aisne, non loin de Fontenoy. Il arrose Saint-Pierre-Aigle, Cœuvres, Les Deux-Fosses et Laversine, que l'ennemi nous avait enlevés dans les journées du 12 et du 13 juin.

Le 28, une action décisive nous rendait ces positions, tous les points culminants et la commande du ravin tombant en notre pouvoir.

Le 30, nous améliorons notre situation dans la région de Saint-Pierre-Aigle, faisant une centaine de prisonniers.

Ces opérations coïncident avec l'avance obtenue au sud de l'Ourcq, entre Mosloy et Passy-en-Valois,

nous mettent en excellente posture pour enrayer toute tentative sur le massif boisé qui couvre le camp retranché de Paris.

D'Asiago à l'Adriatique.

Si l'offensive autrichienne a lamentablement échoué, il ne faut pas en chercher la raison dans la défectuosité de combinaisons stratégiques qui ne valaient ni plus ni moins que tant d'autres : ce plan s'est effondré tout simplement, parce que les soldats de l'empereur Charles se sont battus mollement. Une fois de plus, nous voyons que les canons, le gaz, les effectifs restent impuissants, s'ils sont au service de la valeur individuelle. L'infanterie sera toujours la reine des batailles ; ses qualités, c'est-à-dire le mordant, l'énergie, la volonté de vaincre, seront toujours les facteurs indispensables du succès. Ce sont précisément ces qualités qui ont manqué à l'infanterie autrichienne qui ne comprend pas pourquoi elle se bat. Les intérêts dynastiques ne peuvent plus alimenter l'enthousiasme d'hommes qui souffrent depuis quatre ans.

Il était fatal qu'une armée lasse de la guerre, lancée à l'attaque d'un peuple résolu aux derniers

sacrifices dans la conscience de sa juste cause, aboutit à une défaite. L'arrêt, puis le recul ont suivi les progrès que donnent toujours la destruction des premières lignes et, les conditions atmosphériques nous ayant été, pour une fois, favorables, le recul a dégénéré en débâcle.

La victoire italienne est un gros atout pour l'Entente qui peut en tirer le plus grand profit, si elle sait l'exploiter. Mais ce terme d'exploitation ne doit pas ouvrir la porte à des illusions exagérées. Jusqu'ici, on a toujours vu les armées défaites se ressaisir, après un temps plus ou moins long, et chaque avance, même longuement préparée, a dû se ralentir, puis s'arrêter, à cause des difficultés que présente le ravitaillement de masses énormes, quand elle dépasse certaines limites. Or, il ne faut pas oublier que l'armée autrichienne n'a engagé qu'une partie de ses forces et que, derrière la Piave, ses positions aménagées pendant plusieurs mois sont intactes et fortement occupées. Il ne faut donc pas s'étonner que le général Diaz opère avec prudence et prenne son temps pour préparer, s'il la croit possible, une poursuite au-delà de la Piave.

L'OFFICIER DE TROUPE.



Le général A. Diaz, prépare sa poursuite au-delà de la Piave.

Surmontant les pires difficultés, voici l'artillerie lourde gagnant de nouvelles positions.

LES CAPTIFS

VII. — LA GÉHENNE

O toi, qui vas titubant, courbé déjà comme un vieillard, d'où viens-tu, soldat ? d'où viens-tu ?

— Je viens des terres d'épouvante...

De Mézières-lès-Metz, où nous étions parqués dans des baraqués insalubres. *Ils* avaient installé le camp de représailles sur un crassier d'usine. A respirer les émanations sulfureuses, nos poumons se vidaient sous l'implacable toux. La famine éliminait nos corps à coups d'ongles. Et, comme si la toux et la famine ne suffisaient pas, *ils* amenaient des locomotives en contre-bas de nos gîtes, pour que la fumée fit mieux rougir nos paupières. Nous n'avions plus de nouvelles du monde, et nul au monde n'en recevait plus de nous. A Zossen, nous avions déjà dû gratter la terre, comme des bêtes, pour nous enfouir, quand le froid mordait nos épaules. Ici, par les temps de chaleur, nous râlions sans espoir sur des lits de cailloux. L'oisiveté forcée, éternisait nos jours de détresse. La nuit, des gardiens chassaient le sommeil hors de nos clôtures, à coups de menaces, à coups de mitraille...

Ce furent d'abord des appels nocturnes, durant lesquels nos corps, à peine vêtus, se figeaient « au garde à vous » sous la bruine.

lèvres. Quand nous souffrions à hurler, nos dents mâchaient un peu de terre. Mais un goût de sel, d'une amertume inouïe, attisait notre soif ardente. Et les bourreaux nous entraînaient deux fois par jour sous des douches brûlantes, pour que — la faim nous torturant davantage — notre supplice fut ainsi complet.

Si quelque cri de révolte s'exhalait de tant de douleur, *ils* liaient les captifs au poteau par des cordages humides, sans que leurs pieds touchassent le sol. D'une haute gouttière, de dix secondes en dix secondes, une goutte d'eau tombait sur les crânes... et les martyrs, affreusement convulsés, roulaient vers la démentie...

— Qu'as-tu vu, soldat, de plus lamentable ?
— J'ai vu des croix, des croix, des tombes...

**

— O toi qui traînes ta misère par les champs maudits de l'exil, toi dont les regards lourds reflètent des navrances et des naufrages, d'où viens-tu, soldat ? d'où viens-tu ?

— Je viens des terres d'épouvante...

De Kottbus et de Wittenberg... Nous étions entassés dans des baraqués immondes. A l'heure de la promenade, dans notre enclos de barbelés, les sentinelles nous couchaient en joue, afin de rire

— O toi, dont l'uniforme usé garde encore l'empreinte sanglante, toi dont les regards effrayants brûlent d'impuissante colère, d'où viens-tu, soldat ? d'où viens-tu ?

— Je viens des terres d'épouvante...

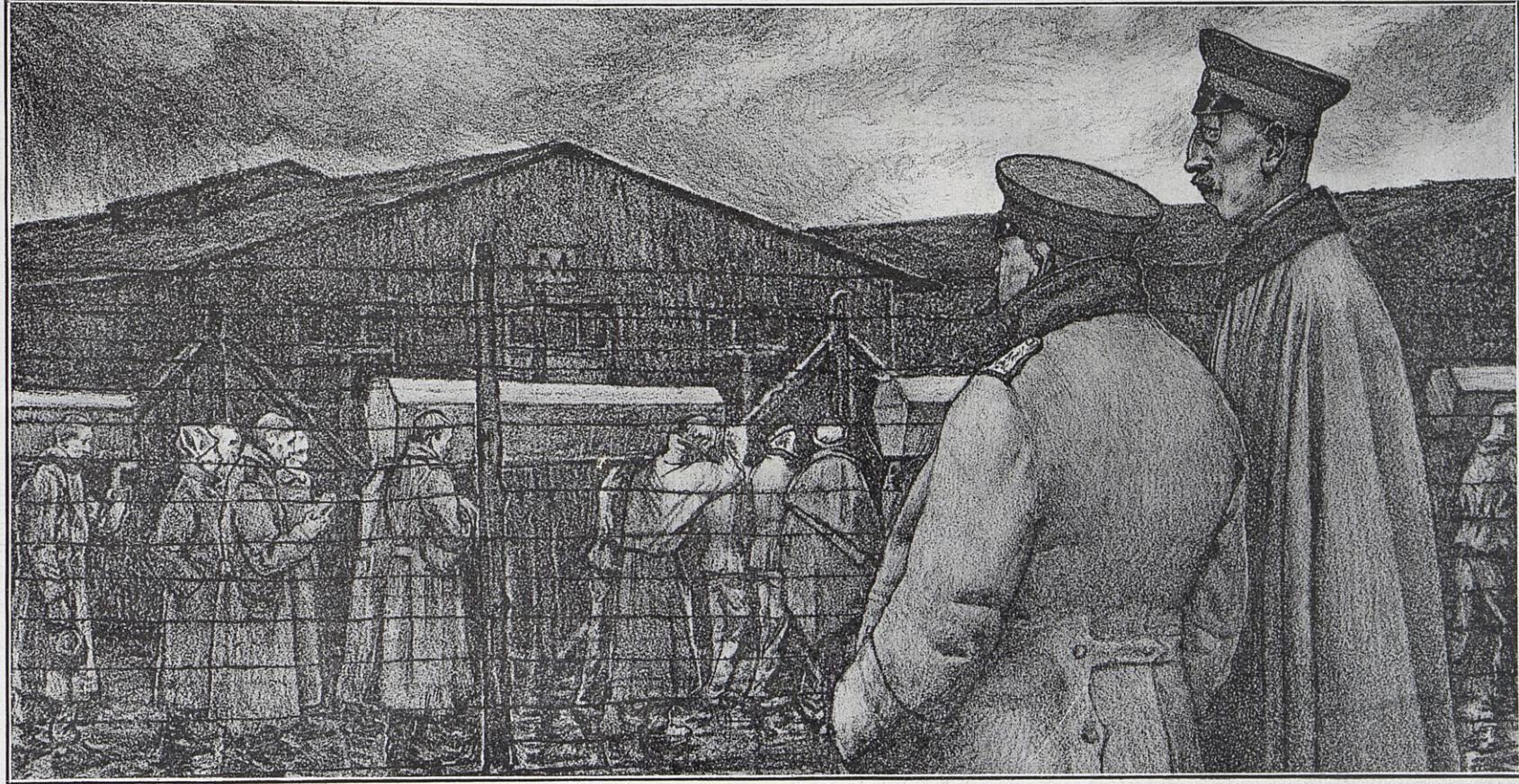
De Mannheim, le camp de la Mort. Par un matin brumeux d'automne, *ils* amenèrent quatre cents captifs, des soldats russes tout décharnés.

Ces malheureux travaillaient, en France, aux ouvrages de première ligne. Crevés de fatigue, affolés d'angoisse, ils refusèrent un jour de creuser les tranchées allemandes. La chaîne au poing, ils furent traînés du front de bataille jusqu'à nous. Trois jours, ils râlèrent dans une geôle de Mannheim sans toucher une miette de pain.

Le troisième jour... j'en frissonne encore. Ecoutez !

On nous rassembla dès l'aube, nous, les captifs habituels, et nos rangs formaient un vaste croissant dans la cour. Deux sections de mitrailleuses allemandes s'installèrent derrière nous, et les pièces en un clin d'œil furent prêtes à décimer notre troupe. Dans un angle, deux sections de soldats de landsturm se groupèrent, baïonnette au canon. Un officier casqué nous interdit tout mouvement, sous peine de fusillade immédiate.

Un coup de sifflet strida. Poussés par des geôliers,



LE TYPHUS. — (Janvier-Mai 1915) Dessin de PIERRE LAURENS.

Puis, les avions de France survolant les organisations militaires allemandes de la région, nos gardiens se terrèrent en des abris bétonnés ; leurs mitrailleuses furent braquées sur les issues de nos frêles baraqués, et nul captif ne put sortir dorénavant après le couvre-feu. Pour mieux tromper les avions de France, les barbares allumèrent, chaque soir, des brasiers rouges devant nos gîtes. Nous devenions des cibles pour nos frères. Et nous vécûmes là des nuits angoissées, parmi les explosions formidables, sous la pluie de ferraille des obus allemands, qui crevaient souvent nos toitures... Si mes forces aujourd'hui chancellent, c'est que j'emporte des souvenirs trop lourds.

— Qu'as-tu vu, soldat, de plus lamentable ?
— Des croix partout... partout des tombes...

**

— O toi, qui marches avec peine, le corps brisé, les pieds saignants, d'où viens-tu, soldat ? d'où viens-tu ?

— Je viens des terres d'épouvante...

De Zwickau, où nous râlions sous une poigne de fer. Pour un travail de quatorze heures dans les usines, *ils* nous jetaient en pâture quelques têtes de hareng, des carottes fourragères ou des rutabagas.

Ils pillaients nos colis de France. Chaque jour, des camarades tombaient d'inanition, que les brutes relevaient à coups de cravache ou de crosse. Malheur aux malades ! Le médecin ne reconnaissait que les morts. Pour la moindre défaillance, nous étions condamnés à trois jours de jeûne absolu. On nous dévouillait alors de nos vêtements ; et, ligotés dans un réduit aux parois de carton, nous grelotions — l'hiver — sous les morsures de la bise, nous étouffions — l'été — sous la brûlure atroce du soleil. Nul aliment n'approchait nos

de nos craintes. Résignés, nous n'y prenions garde. Alors, un matin, elles tirèrent...

Je ne sais plus combien de captifs sont tombés. Puis, les journées grises reprirent leur cours machinal.

Mais, par une aube lumineuse, un cri terrible flagella le ciel.

Le typhus entraînait dans les geôles. Livides derrière les fils électrisés, les captifs voyaient leurs bourreaux s'enfuir. Le médecin suivit la déroute. A cinq cents mètres de là, les Allemands s'établirent, braquant leurs mitrailleuses vers les damnés. L'agonie des camps commença. Nous n'avions nul remède, aucune nourriture. Par des plats inclinés en bois, les geôliers firent cependant rouler jusqu'à nous carottes et navets ; mais le feu manquait dans l'enclos tragique. Les moribonds grignotaient lentement des racines. Chacun se terrait pour ne pas suivre sur le visage d'autrui les flétrissures de son propre visage. Bientôt les morts emplirent les baraqués. Une puanteur étouffa les geôles...

Là-bas, sous les tentes, riaient et festoyaient nos gardiens. *Ils* poussèrent, un soir, vers notre géhenne de nouveaux captifs, porteurs de cercueils. *Ils* poussèrent aussi vers nous des médecins français et anglais, qui pâlirent devant une telle misère, mais — faute de médicaments — ne purent endiguer le fléau. Un à un les médecins moururent... Tout le jour maintenant nous défoncions le sol pour inhumer les victimes. Ah ! j'ai vu rouler tant de larmes sur cette terre maudite que rien, jamais, n'y pourra fleurir. J'ai entendu tant d'appels déchirants que la malédiction du ciel doit à jamais s'apprécier sur l'Allemagne. J'ai vu la faim, cette louve, fouiller à même les entrailles... Et le monde, alentour, ignore...

— Qu'as-tu vu, soldat ? qu'as-tu vu ?
— Plus de camp, rien qu'un cimetière...

les soldats russes parurent. Leurs faces ravagées se dressaient quand même avec une magnifique crânerie. L'officier casqué immobilisa leur groupe et commença l'appel. Chaque fois qu'un nom était lancé, le captif sortait du rang et l'officier lui posait cette simple question :

— Veux-tu retourner au travail, d'où tu viens ?
L'homme faisait non de la tête ; un garde l'emménageait aussitôt dans le fond de la cour.

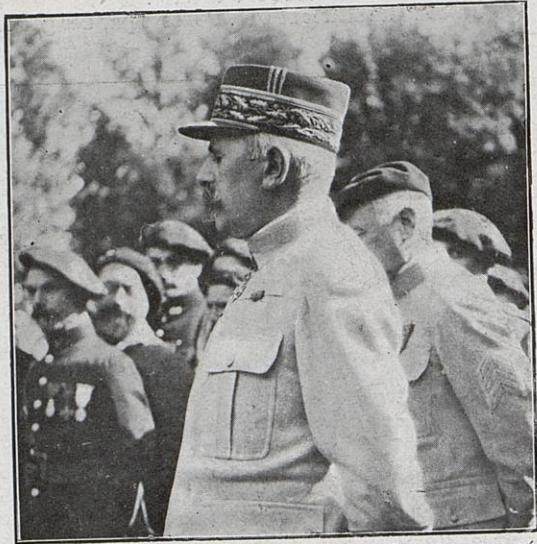
Les quatre cents Russes furent rapidement entassés, face à nous, le long des murailles d'une geôle. Un silence de quelques secondes pesa si lourdement sur nos têtes, que le ciel et le monde durent en être oppressés. Alors le sifflet, le sifflet maudit lança son appel : les deux sections de lands-turm s'ébranlèrent.

Crosse haute, les brutes frappaient, frappaient avec fureur les Russes désarmés, qui s'effondraient par grappes sanglantes. Les martyrs clamaient, tel un cantique suprême, le Haine sainte. Et les bourreaux, las de manier sans cesse la masse, pointaient maintenant leurs baïonnettes vers les poitrines. Les corps écroulés s'amoncelaient sous les bottes rouges. Quand ils s'arrêtèrent, les bourreaux, un râle, un râle immense monta du charnier, un râle qui semblait surgir des profondeurs de la terre, comme si les anciennes victimes répondaient toutes aux suppliciés nouveaux. Nos visages ruisselaient de sueur. Alors l'officier casqué siffla avec rage. Des soldats de corvée s'empressèrent ; ils portaient de larges bassines fumantes, qu'ils déposèrent près d'une flaue rouge. Les « landsturm » lâchèrent leurs fusils. A pleins seaux, sans hâte ils inondèrent d'eau bouillante les corps effondrés... Le râle s'étoffa, s'éteignit...

— Qu'as-tu vu encore, soldat ? Qu'as-tu vu ?
— Des croix partout, sous les étoiles...
R. CHRISTIAN-FROGÉ.



Kérensky, l'ex-dictateur de Russie, ressuscite, et arrive à Paris, venant d'Angleterre. Il discute avec nos gouvernements la possibilité d'une intervention en Russie.



Le général Duchesne, commandant le corps expéditionnaire français en Italie, dont la solidité dans la région d'Asiago, a permis les succès du général Diaz sur le Piave.



C'est à la Ferté-Milon que s'élève cette gracieuse statue de Racine enfant. Espérons qu'elle n'aura pas le sort de la maison de Lafontaine à Château-Thierry.



Le capitaine de Sévin, classé nouvel as pour sa 10^e victoire. « Brillant pilote de chasse, ayant une haute conception du devoir, toujours prêt pour les missions difficiles. »

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

Les déclarations de M. de Kuhlmann

Le discours que M. de Kuhlmann, secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, a prononcé le 24 juin devant la grande Commission du Reichstag ne nous apprend rien de nouveau, quoi qu'en ait dit, sur la disposition du gouvernement allemand à l'égard de la paix. Mais l'accueil fait aux déclarations du ministre par le Parlement et par le public nous donne une indication précieuse sur l'état d'esprit qui règne en Allemagne.

Pour avoir osé prétendre que la guerre pouvait durer encore plusieurs années, et que les succès militaires, quels qu'ils fussent, ne pourraient assurer seuls la victoire, M. de Kuhlmann a été ouvertement désapprouvé par son auditoire, violemment critiqué par la plupart des journaux, et même menacé d'un débarquement. Le Secrétaire d'Etat avait-il exposé une opinion personnelle? Ce que nous savons de lui nous permet de penser qu'il a exprimé tout à la fois, sa propre pensée et la pensée du gouvernement et du souverain dont il dépend. Guillaume II n'a point cessé de chercher auprès de Kuhlmann un appui contre Ludendorff : c'est son jeu habituel.

Mais l'importance de ces intrigues est secondaire. Ce qu'il faut retenir de la journée du 24 juin, c'est ceci : le Secrétaire d'Etat impérial a demandé pour l'Allemagne la liberté des mers, la liberté des marchés, un empire colonial proportionné à ses besoins, c'est-à-dire illimité ; en même temps, il a prétendu faire reconnaître à l'empire allemand tous les avantages stratégiques, territoriaux, économiques, que les traités de paix conclus avec les pays de l'Est lui ont provisoirement assurés. Telle est la conception modérée de la paix que ce ministre libéral et conciliant a soutenue et développée. L'Allemagne garde tout ce qu'elle a pris, elle prend tout ce qu'elle n'a pas encore, et demande qu'on la croie sur parole, lorsqu'elle affirme qu'elle n'aspire point à l'hégémonie mondiale et qu'elle est disposée à négocier dans un esprit d'honnêteté et de justice.

Là-dessus, la majorité du Reichstag et du peuple allemand a traité de Kuhlmann de défaitiste.

LA SEMAINE POLITIQUE

du lundi 24 juin au lundi 1^{er} juillet 1918

Lundi 24 juin. — Le tsar Ferdinand de Bulgarie assure, par télégramme, l'empereur Guillaume, que le changement de ministère survenu à Sofia n'implique pas un changement de politique. — Déclarations de M. de Kuhlmann à la grande Commission du Reichstag.

Mardi 25. — Important débat à la Chambre des Communes sur la question d'Irlande.

Mercredi 26. — M. Kerenski se présente et prend la parole à la Conférence du Labour Party, à Londres.

Jeudi 27. — Les socialistes allemands reconnaissent d'accord avec M. de Kuhlmann, que les succès militaires seuls n'amèneront pas la paix.

Vendredi 28. — Clôture de la Conférence travailliste à Londres. — Le bruit court que le tsar Nicolas aurait été assassiné.

Samedi 29. — Parlant à la Chambre hongroise, M. Wekerlé avoue la défaite subie par les armées de la monarchie sur le front italien.

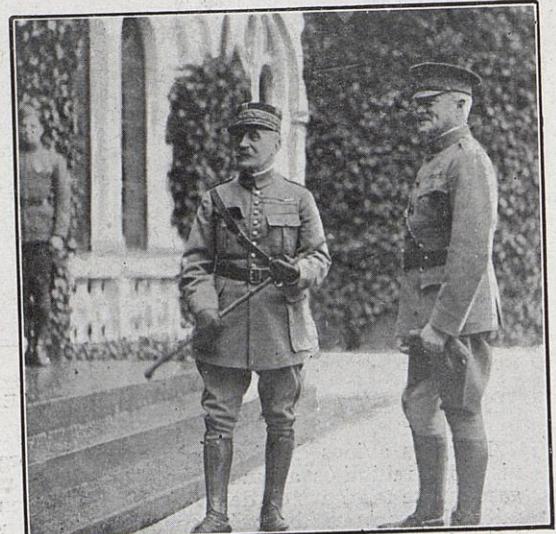
Dimanche 30. — M. Poincaré remet un drapeau à l'armée tchécoslovaque en France.



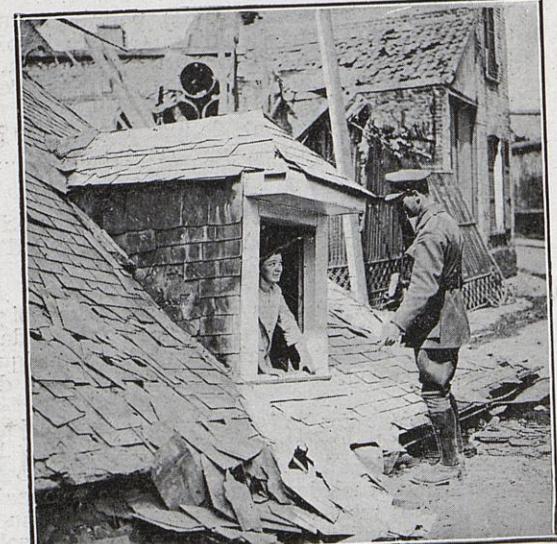
Michel Alexandrovitch, grand duc de Russie, évadé de Perm, s'efforce de rétablir en Russie un état de choses normal. Il lance un manifeste accordant l'amnistie.



M. André Tardieu, député, haut-commissaire des relations franco-américaines, fonctions auxquelles le désignaient les éminents services rendus aux Etats-Unis.



Deux grands chefs : Le général Pershing, commandant l'armée américaine, reçoit à son quartier général le Généralissime Foch.



Les curieux effets du bombardement : une mansarde transformée en rez-de-chaussée... et la vie coutumière continue comme si rien n'était arrivé.

LES LIVRES NOUVEAUX

« Un Inconnu passa... » par Marie Laparcerie. (Flammarion, éditeur.)

Mme Marie Laparcerie, dans son dernier roman : « Un Inconnu passa », étudie avec un rare bonheur, une puissance d'observation poussée au plus haut degré, les états d'âme successifs d'une femme énergique, intelligente, prévenue, qui est entraînée peu à peu, malgré elle, vers l'amour par une sorte de fatalité irrésistible.

Oh ! ne croyez pas qu'il s'agisse d'une conventionnelle histoire sentimentale commençant par l'inévitable coup de foudre. — Non !

L'auteur a trop le sens des réalités de la vie pour tomber dans le « déjà lu ». Ce qui caractérise son œuvre, ce qui en fait tout l'intérêt, c'est justement un souci constant de vérité, une étude minutieuse de ces mille détails qui semblent en eux-mêmes insignifiants et dont la somme, pourtant, détermine nos actes les plus graves.

Peu d'écrivains modernes ont eu le courage de faire aussi loyalement que Mme Marie Laparcerie, la part du hasard et de l'inconscient dans les explications qu'ils donnent des gestes humains. Les uns ont reculé effarés devant les conséquences de cette constatation qui conduit à l'irresponsabilité et, par conséquent, à l'indulgence, les autres ont trouvé plus simple et plus facile d'employer les vieilles formules qui satisfont un public superficiel, ne choquant personne et permettant d'écrire sans peine un nombre incalculable d'ouvrages inoffensifs.

« Un Inconnu passa » est un beau livre parce qu'il est un livre vrai.